

PAGNET DOH CLÉMENT
Université de Cocody-Abidjan

Rites et mythe de l'excision en pays wè

Rites and Myth of Excision in the We Culture

Keywords: We; tradition; rite of passage; excision; training; education; marriage.

Abstract: Generally, excision is regarded as a form of woman abuse, and people – female organizations and media especially – have intensively fought it. Meanwhile, in many African societies, such as the We people of the Ivory Coast, it has had cultural relevance and a complex role: social, aesthetic and ethical. It used to occupy a prominent place among the local rites, for in We tradition women are considered to be the foundation stone of society and, as such, they needed to be thoroughly trained and educated.

Introduction

Exciser, c'est « ôter quelque chose du corps en coupant par un acte chirurgical. En Anthropologie, c'est pratiquer l'ablation rituelle du clitoris et parfois des petites lèvres de la vulve chez la jeune fille »¹. Cette pratique décriée, traitée de scandaleuse, est activement combattue à travers le monde pour être totalement expurgée de la société. Vue comme synonyme de la souffrance, de la dégradation de la femme, l'excision – pour ses détracteurs – est une tare sociale, une ignominie humaine que le monde n'aurait pas dû connaître.

Et pourtant, les Wè² portent sur le phénomène un autre regard. En s'y adonnant, ce peuple va incruster une charge idéologique et une valeur esthétique considérable à l'excision. Au point que l'adolescente qui entre dans le bois sacré pour subir cette initiation, en revient non pas comme une personne handicapée ou complexée, mais au contraire, comme une femme majeure accomplie, responsable, fière d'elle, et qui doit véhiculer un certain nombre de qualités propices à la cohésion et l'épanouissement de tous dans la société. En vérité, quels peuvent être les avantages de l'excision pour la femme elle-même, d'une part, et d'autre part, pour la société dont elle est issue ?

I. L'excision comme concept idéologique

Lorsque les jeunes filles atteignent l'âge de la puberté, leurs parents songent à leur futur mariage, et alors elles doivent répondre à une dernière obligation. C'est l'excision, grande cérémonie féminine, qui se prépare dans le secret et dans l'intimité. Elle constitue, pour les jeunes filles, un examen qu'elles doivent passer pour devenir des femmes, donc des adultes aptes au mariage et à la procréation. Désignée, pour ces raisons, par le terme périphrastique de « laver le pied », chaque mère qui doit envoyer sa fille dans le bois sacré s'y prépare pendant une longue

¹ Dictionnaire Encyclopédique Auzou, Paris, Philippe Auzou, 2005.

² Les Wè vivent dans l'ouest de la Côte d'Ivoire et forment, avec les Bété, les Gban et Kroumen, le groupe krou.

période. L'homme, en général, le père n'intervient que pour s'acquitter de la partie financière du rituel, d'ailleurs très insignifiante. Une fois que les exigences de l'exciseuse sont satisfaites, les filles sont conduites nuitamment au bois sacré pour y subir l'opération. Girard Jean, qui a visité la société ouobé (wè) à une époque où l'excision était de rigueur, observe ceci, parlant du sanctuaire qui abrite les filles après leur opération :

« ...On y pénètre par plusieurs porches successifs, gaiement enguirlandés de feuillages. Au centre, s'élève la case où dormiront les jeunes filles. A l'ombre d'un fromager, quelques nattes à terre servent de lieu de réunion et d'instruction. » Après la présentation des lieux, il renchérit « les jeunes filles demeureront environ un mois en ce stage initiatique. Leurs éducatrices, seront leurs grandes sœurs et les vieilles femmes du village qui, tour à tour, viendront leur tenir compagnie, leur apprendre les rites, les chants, et les instruire de leur rôle futur d'épouses et de mères. »³

Camarades de promotion, elles sont désormais unies pour la vie et se doivent assistance à tout moment, et en tout lieu. Tout en partageant le même enseignement, la même rigueur des formatrices, qui sont leurs aînées, elles sont aussi en concurrence et doivent maintenir en éveil l'esprit d'émulation. Cela ne nuit pas à l'esprit amical, à la complicité qui guide leurs actes et fait d'elles des amies inséparables pour la vie. Tout en professant une telle idéologie, elles ne peuvent manquer de montrer leur personnalité, en posant ça et là, quelques actes d'indépendance, tout de même bien circonscrits. Car partout où se rassemblent les êtres humains, pour quelque raison que ce soit, l'esprit d'émulation et même de compétition s'instaure toujours entre eux, pour donner plus de dynamisme à l'activité qui les regroupe. Chacune des filles fera montre de qualités morales et de vertu pour épater les éducatrices et prouver que sa mère a parfaitement joué son rôle de première éducatrice.

Une fois que l'excision est faite et que la nouvelle parvient à tous, l'enclos des excisées sera strictement interdit aux hommes. Elles ne pourront s'entretenir désormais avec tout individu que par l'intermédiaire d'une éducatrice. Pour la durée de leur internement, elles vivront en groupe et seront constamment surveillées. Aucun écart de conduite n'est toléré. Vivant dans leur sanctuaire toute la journée, elles ne regagneront le village qu'en procession ordonnée, une fois le soleil couché.

L'idéologie qui se dégage est celle de l'émulation, et cela à plusieurs niveaux. D'abord, entre les excisées elles-mêmes : en effet, vivant dans des conditions similaires, aucune ne voudra se montrer plus faible, plus fragile que l'autre. Face à la douleur et aux épreuves qui accompagnent la formation, les excisées doivent résister, car toute faute commise ou toute faiblesse décelée souille non seulement l'initiée, mais, par delà elle, toute sa famille. Si chacune des initiées aspire être la meilleure au cours de la formation et fait ce qu'elle peut pour y parvenir, les mères, également, sont attentives à la prestation de leur progéniture. Leur honneur sera

³ J. Girard, *Dynamique de la société ouobé*, lois des masques et coutumes, Dakar, I.F.A.N, p. 207.

sauf si celles-ci manifestent vis-à-vis de leurs formatrices la soumission et le respect attendus, la conduite de l'enfant rejaillissant toujours sur les parents. Mieux, l'on prendra toujours pour modèles celles qui se sont illustrées favorablement dans la société, aidées par leur formation, pour essayer de recadrer toutes celles qui n'auront pas réussi à donner une image admirable d'elles. Dans l'espoir d'éviter un tel opprobre, les excisées vont se battre du mieux qu'elles le peuvent pour donner satisfaction, tout comme les mères s'évertueront à donner à leurs enfants une éducation irréprochable, pour faire leur fierté. En définitive, l'idéologie est celle du culte de l'éducation, de la formation. L'individu ne s'ouvre véritablement à la vie et ne s'épanouit que s'il est bien formé et informé de ses responsabilités. Rien ne s'acquiert sans instruction. Or, chaque groupe aspire à sa pérennité en plaçant son devenir entre les mains de sa jeunesse, qui, pour cela, doit être bien aguerrie. Ici comme ailleurs, l'on fait confiance à la postérité douée d'un savoir faire qui s'articule autour de l'expérience individuelle et collective. C'est pourquoi la jeune fille qui aspire à de lourdes responsabilités doit les mériter et les professer. Par sa qualité, elle assurera la cohésion de la société et c'est là l'objectif final. Il faut pour y parvenir toute une méthode de formation juste et cohérente.

1. L'excision comme stratégie sociale

À observer le peuple wè, l'on se rend compte qu'il pratique l'excision pour essayer d'ordonner la société, en vue d'assurer son équilibre. En vérité, la femme est d'une telle importance dans ce milieu, que tout progrès ne peut se réaliser sans sa participation. Sur le plan politique ou économique, la femme est la pierre angulaire de toutes les activités.

2. L'excision et le pouvoir politique

Le peuple wè est qualifié de peuple « sans État », dans sa gestion du pouvoir politique. En effet, si ailleurs, chez certains peuples, le système royal et sa transmission dynastique du pouvoir est de mise, le chef traditionnel wè tient son pouvoir par sa force et sa capacité à assurer la sécurité de ceux dont il a la charge. Il est, avant tout, un homme brave, qui a une progéniture mâle nombreuse, à même de monter avec lui, une armée. Dès lors qu'il est capable de jouer ce rôle, autour de lui s'assemblent tous les groupes fragiles, en quête de paix et de tranquillité. Il est à remarquer que c'est la présence des enfants et surtout leur valeur qui établissent le pouvoir du père et sa renommée. En clair, c'est la femme qui, par son mariage, par sa vertu et les autres qualités dont elle fait preuve dans son foyer, peut s'épanouir et procréer, pour faire de son époux un homme envié. Or, la femme d'une telle qualité, c'est celle qui a été promue et qui a, par conséquent, subi tous les rituels conformes à la tradition. L'homme qui, par son courage et sa prospérité surtout, arrive à concevoir plusieurs mariages (la polygamie étant de mise), se donne ainsi une étoffe de futur dirigeant. La femme de qualité, celle qui exalte une vertu, est recherchée. Cela est particulièrement juste, dans la mesure où le déshonneur, l'indignité qui peut toucher le Wè, sera de lui ravir son épouse. Si celui qui subit ce forfait perd, par ce fait, son honneur, la femme légère qui quitte son époux pour un autre, sans que le premier mariage ne soit rompu, ou le trompe avec un autre, porte un coup sévère non seulement à sa propre réputation, mais aussi à celle de sa famille, qui répondra de ses actes le moment venu, en subissant des pires

représailles de l'époux humilié et de sa famille.

C'est dans l'espoir de prévenir pareilles infortunes qui troublent l'ordre public que, pendant la période initiatique, l'accent est mis sur la conduite des initiées, sur leur moralité. Si l'homme, par sa propre bravoure et celle de ses enfants mâles, peut acquérir le pouvoir politique quand il a la chance d'épouser une femme vertueuse, il peut également détenir le pouvoir économique par le mariage.

3. L'excision et le pouvoir économique

Se marier nécessite des moyens : il faut être à mesure de payer la dot à la famille de l'épouse. La dot, tout en étant une forme de compensation, légalise l'union entre l'homme et la femme. Cependant, celui qui acquiert une épouse s'ouvre aussi la possibilité de s'enrichir un jour. Si les enfants mâles permettent à leur géniteur de disputer le pouvoir politique, les belles filles apportent, à leur tour, la fortune à leur père. L'homme riche tire sa ressource du mariage de ses filles, en encaissant, à chaque occasion, une dot importante. En outre, les prétendants qui viennent courtiser les jeunes filles sont utilisés comme des manœuvres agricoles dans les champs du père de la fille convoitée. Le père devient un homme important dans sa communauté par sa capacité de nourrir le peuple et d'éloigner ainsi la famine. C'est autour d'un tel homme que se rassemblent souvent les populations.

Mais c'est, quand même, la femme qui fait la promotion de l'homme. Les pouvoirs économique et politique prisés par tout homme et qui alimentent son ambition sont des résultats du mariage consenti par la femme. Quand elle est bien éduquée, elle participe à l'épanouissement de la communauté dans son entier. L'individu est fréquentable et peut prétendre à la gestion des affaires publiques si son épouse a une belle réputation ; en revanche, celui dont l'épouse occupe le devant de la scène par des frasques, est souillé et ne peut jouer aucun rôle, même s'il en avait la capacité.

La société traditionnelle wè vivait dans la crainte permanente de troubles, les guerres tribales étant nombreuses. Pour se mettre quelque peu à l'abri, les gens se dispersaient dans la forêt ou vivaient, par petites communautés, sur les sommets des montagnes, groupées autour des hommes forts, qui pouvaient les protéger. (Aujourd'hui encore, beaucoup de villages portent des noms relatifs à leurs emplacements originels.) La quête de la paix allait conduire les têtes pensantes du peuple à imaginer une voie de salut, et c'est ainsi que la femme est devenue le socle de la stabilité rêvée. C'est elle que les parents donnent aux familles puissantes, à même d'assurer la sécurité d'un grand nombre, pour qu'une relative quiétude s'établisse. Le mariage fécond, auquel aspirent les hommes, est celui qui se concrétise par plusieurs naissances. Or, ce sont les enfants qui font la valeur des parents. Si ces enfants sont des garçons braves, la famille est respectée et crainte. Le chef d'une telle famille peut, un jour, prétendre au pouvoir. Si ces enfants sont des filles, leur père a la chance de s'enrichir et de devenir la main nourricière pour son peuple.

Pourtant, cette stratégie ne peut se réaliser que si la femme même se plaît dans la société, et prend au sérieux le rôle primordial que lui confère son statut. C'est dans le but de rechercher cet épanouissement, que l'excision intervient non seulement comme une idéologie, mais aussi comme une volonté esthétique.

II. L'excision comme quête de l'esthétique

L'esthétique dont il est question ici, sera observée en trois points. Le premier, amènera à voir l'esthétique au plan physique, c'est-à-dire comment la pratique de l'excision arrive à être un vecteur de beauté corporelle. Les accoutrements des excisées, les danses exécutées, les fresques peintes sur leur visage, les tabourets sculptés qu'elles portent, embellissent le fait social.

Au deuxième niveau, l'esthétique concernera la portée morale de l'excision : ce qui est enseigné à la femme, la manière dont cet enseignement est organisé pour faire d'elle, à la fin de son initiation, une personne modèle. Enfin, l'excision sera vue comme élément festif qui marque le rythme des saisons chez les Wè.

1. L'excision, un vecteur de beauté physique

Chaque peuple a ses canons esthétiques et s'en sert pour apprécier et juger ce qui lui est donné de voir. Ce sont ces mêmes valeurs qui accompagnent l'inspiration créatrice des hommes. Tous ceux qui agissent, qu'ils le fassent comme des profanes sous le couvert du sacré, visent à donner du plaisir. Dans ce décor, l'excision qui est, après tout, une initiation sacrée, car placée sous la protection de quelques sociétés secrètes, pilotées par les hommes, fait recours à l'esthétique. Du point de vue physique, les excisées, qui rentrent chaque soir du bois sacré, ne peuvent être vues par les gens si leur visage n'est pas couvert de kaolin. C'est l'occasion pour les surveillantes de montrer leur talent. Chacune voulant montrer son adresse, les visages des filles deviennent chaque soir de véritables tableaux picturaux. Ce maquillage porté sur des visages juvéniles vise sûrement à donner à ces filles une beauté surfaite.

En plus du maquillage qui, par ses motifs peints, est un premier élément de beauté, nous en arrivons à l'effet que produit ce procédé : donner une belle image de la fille en lui affectant une allure agréable qui plaise aux hommes. En effet, la pâte de kaolin qui sèche sur les paupières donne à ces filles un regard biaisé et, de surcroît, envoûtant, qui charme l'entourage masculin.

En dehors de cela, les excisées portent un vêtement fait de coton tissé. Cette espèce de pagne appelé *douhou*, noué juste au niveau de la taille ; une sorte de ceinture faite de ficelles savamment tissées est attachée dessus pour le maintenir. Ces cordelettes confectionnées par des artisans, avant l'initiation, sont des parures destinées à ajouter un plus à l'esthétique du fait social. Les filles, pendant toute la durée de leur initiation, ne peuvent porter de camisole. Les seins nus, qu'elles promènent sous le regard envieux des hommes, activent la convoitise et se posent comme un élément supplémentaire de leur beauté plastique.

La volonté esthétique est importante. En ce sens que, tout ce qui touche à l'intimité de l'excisée est exquis. Sur sa tête, ses cheveux sont tressés en nattes par les femmes aux doigts très experts. La beauté des tresses leur a donné le nom de « tresses d'excisées », pour marquer la différence avec les tresses ordinaires.

Une fois sorties du bois sacré, les filles conservent encore pendant un temps qui leur convient et avec la complicité de la mère, le pagne rituel. À une date qui convient à la famille, l'initiée se débarrassera de ce pagne officiellement, au cours d'une fête qui réunira tous les amis et proches. Tant que l'excisée se dépose pas son pagne, elle ne peut s'asseoir n'importe où. Elle a droit à un tabouret bien

particulier, reconnaissable par sa sculpture. Elle le gardera pour toujours comme témoin de son passage au bois sacré. Aujourd'hui, quelques exemplaires existent encore chez certaines personnes ayant pu conserver les leurs.

La jeune fille excisée a un beau corps et elle le montre. Bien coiffée et excellentement maquillée, elle promène sa belle stature à moitié nue sous des regards envieux. Tresses, parures et tabourets spécifiques ajoutent à sa beauté et traduisent la volonté du peuple wè d'appliquer ses canons esthétiques et d'agrémenter un phénomène culturel frappé d'une certaine rigueur, d'une véritable sévérité. Cependant, la quête esthétique ne s'arrête pas seulement au matériel, au plastique. Elle embrasse aussi le moral.

2. À l'épreuve de la chasteté

L'excision apparaît comme un garde-fou moral qui devrait permettre de brider l'appétit sexuel de la jeune fille et de préserver quelque peu sa dignité de femme, en freinant la débauche. Puisque le Wè lui accorde une place de choix dans sa stratégie de survie, il a créé pour elle un cadre de formation bien adapté.

Entrer dans le bois sacré pour être excisée exige une préparation tant matérielle que morale. Tout individu qui se singularise dans la communauté par sa conduite ne répond de ses actes véritablement qu'une fois entré dans l'antre de l'initiation. L'excisée qui en sort est une poche de moralité. On lui aura fait comprendre que le respect de l'aînée est un gage de longévité et de réussite sociale, car c'est celle-ci qui détient la connaissance et la transmet, en fonction de la conduite des uns et des autres à son endroit. Ainsi, à la sortie des filles, chacune choisira parmi les femmes d'âge avancé qui ont participé à leur instruction, une qui ne peut être la mère biologique, qui devra la suivre et parfaire son éducation. C'est à celle-ci que revient en priorité la tâche de trouver un époux convenable pour sa protégée. C'est elle qui doit l'accompagner dans ce domaine et guider ses premiers pas de jeune mariée. L'excisée est une femme modèle qui doit arriver au mariage si possible pucelle. Elle doit à son époux une obéissance sans borne et doit rester sourde aux compliments et avances des autres hommes. L'excision aspire à rendre la femme chaste et vertueuse. Elle y parvient plus ou moins par sa rigueur, en donnant à une société qui fait du mariage un acte de promotion, des filles responsables, qui doivent agir toutes avec un bel esprit et forcer le respect des hommes.

Dans une société où les jeunes mariées sont chastes et ne vont qu'avec leur époux, les crises liées aux divorces et autres inimitiés tournant autour de la femme seraient inexistantes. La convivialité serait de mise. Ce qui oppose durablement le Wè à son prochain et qu'il tolère peu est de lui ravir son épouse. Poser un tel acte, c'est porter atteinte à son honorabilité et donc lui déclarer la guerre. C'est pour cette raison que l'excision, qui vise à moraliser la femme, est bien accueillie et a pu fonctionner pendant de nombreuses générations. L'esthétique qui en ressort est parachevée par la morale. La femme est belle parce qu'elle sort d'une belle école. Après avoir observé le phénomène de l'extérieur et juger du bonheur de la femme presque à son insu, il faut lui donner la parole pour avoir son point de vue. Pour y parvenir, il faudra interroger les chants qui accompagnent la jeune fille tout au long de cette initiation et qui sont le témoignage vivant de ses aspirations les plus profondes, des ses convictions les plus intimes et les plus sincères.

III. Regard introspectif de la femme sur l'excision

Selon John Steinbeck, cité par Massa Makan Diabaté en épitaphe à son œuvre *Janjon et autres chants populaires du Mali*,

« les chants sont l'histoire d'un peuple. Vous pouvez apprendre plus sur les gens en écoutant leurs chansons que de toute autre manière, car dans les chansons s'expriment toutes les espérances et toutes les blessures, toutes les colères, toutes les craintes tous les besoins et toutes les aspirations. »⁴

Chanter, c'est exprimer ce que l'on a au plus profond de soi. Le chant est la manifestation totale de la liberté humaine. L'esclave brimé dans les champs, le forçat condamné à casser les pierres à perpétuité, la jeune fille le cœur plein d'amour, tous traduiront leur désespoir et leur bonheur dans les paroles d'un chant intime. Au vu de cela, si la femme traditionnelle wè avait été malheureuse du fait de l'excision, elle l'aurait manifesté à travers les nombreux chants qui accompagnent sa période initiatique. Or, c'est le contraire qui se produit. La femme excisée se plaisait dans l'excision, et le prouvait par ses chants. À l'occasion, elle dansait pour exprimer sa joie. Pour Dédy Séri, qui cite Bourdieu, « chanter, c'est agir parce que celui qui dit ce qui est (ou ce qui va être) contribue d'une manière ou d'une autre à faire être ce qu'il dit »⁵. L'excision fait effectivement être ce qui est dit. Elle donne à la femme wè les moyens d'assumer son existence dans une société beaucoup plus équilibrée. Ce texte chanté par les excisées est très expressif :

Texte n°1

« Ô vous qui prétendez que j'ai peur de l'éléphant
Là où je me suis arrêtée pour tuer l'éléphant
Venez y découvrir mes empreintes [de mes pieds]
J'ai tué l'éléphant
Vous qui prétendez que j'ai peur de l'éléphant
Là où je me suis arrêtée pour tuer l'éléphant
Venez y découvrir mes empreintes [de mes pieds]
J'ai tué l'éléphant »

Ce texte oral est connecté à un univers sacré. Il fonctionne dès lors comme tous les autres textes initiatiques et renferme des symboles qu'il faut expliquer. L'éléphant ici rappelle l'excision. Le rapprochement des deux éléments peut être lié à leur volume et à leur prestige. En effet, si le pachyderme s'impose par sa taille dans le monde animal et, au demeurant, par sa force exceptionnelle, l'excision est tout aussi considérable par sa sagesse, sa philosophie de la vie. La jeune fille qui croit que l'excision est un examen de passage et, par conséquent, très difficile, et qui a vécu dans l'angoisse pendant de longues années, vient de réussir avec succès. Elle est désormais femme mûre et respectée. Elle clame sa bravoure et nargue toutes ces

⁴ Apud Massa Makan Diabaté, *Janjon et autres chants populaires du Mali*, Paris, Présence Africaine, 1971.

⁵ Pierre Bourdieu, entretien accordé au journal *Le Monde*, 12 octobre 1977, p. 2, dans « Technique parolique et lexique philosophique de Srolou Gabriel », in *La Chanson populaire en Côte d'Ivoire*, Paris, Présence Africaine, 1986, p. 245.

âînées qui lui ont montré qu'il fallait plus de courage qu'elle en avait pour franchir les difficultés de cette période. Elle a réussi avec brio son passage de l'adolescence à la maturité. Elle a vaincu l'éléphant dont on prétendait qu'elle aurait eu peur, ignorant sa force et sa détermination. Si le puissant mammifère est mort sous ses coups, qui pourra dorénavant l'effrayer ? C'est cela l'objet de sa fierté, et elle le dit à tout le monde.

Si ce premier texte glorifie le courage de l'initiée, le second aborde un autre aspect tout aussi significatif de l'univers féminin, et par de là humain.

Texte n°2

« Tchia ooo celui qui sait nager
Jamais ne sera emporté par les eaux
Tchia ooo celui qui sait nager
Jamais ne sera emporté par les eaux
Je sais désormais nager
Je sais désormais nager
Tchia ooo celui qui sait nager
Jamais ne sera emporté par les eaux. »

Ce texte respecte la structure classique des textes oraux et pour cela il est nécessaire qu'il s'articule à deux niveaux. Le premier est celui de la réalité ordinaire : celle que saisit automatiquement l'esprit sans aucun effort. Celui qui ne sait pas nager sera, de toute évidence, englouti par les eaux. La fille initiée, au contraire, sait nager et ne craint pas l'eau. Le second niveau est plus profond, en ce sens que le texte évolue autour d'une symbolique certaine. À ce stade, il faut comprendre que l'eau évoquée symbolise la vie, avec ses tourbillons tantôt violents, tantôt plus calmes, dans lesquels l'on se perd, si l'on ne sait pas « nager ». À l'école de la sagesse, la fille est instruite et rien ne pourrait la surprendre désormais. Comme le maître nageur qui se sent à son aise dans les eaux, elle est préparée pour éprouver la même aisance orgueilleuse dans les imprévus du quotidien. La science acquise grandit la jeune fille et la rend fière d'elle-même. Si le premier texte se bâtit autour de la bravoure, le second célèbre le savoir acquis, qui éclaire et illumine la conscience. Dès lors que le courage et le savoir sont cultivés en un seul individu, les atouts lui sont ainsi offerts pour mener une vie brillante, qui éclaire son entourage et toute la communauté.

Le troisième texte est tout aussi instructif sur une autre qualité de l'excision.

Texte n°3

« Il est grand
Il est grand
Comme la plante feuillue
Comme la plante feuillue
Pourtant, il n'est rien
Pourtant, il n'est rien
Comme la plante feuillue
Il est grand
Il est grand
Pourtant, il n'est rien

Pourtant, il n'est rien
Comme la plante feuillue. »

Ici apparaissent quelques symboles de premier degré. « La plante feuillue » dont il est question et qui semble impressionner est rapprochée à l'homme. Le point de rapprochement est la grande taille de l'homme. Grand, il intimide partenaires et adversaires, tout comme la plante, avec ses nombreuses feuilles, domine tous les arbustes. Cet homme-là attire les regards et suscite certainement craintes et admiration dans son entourage. C'est là l'aspect réalité du chant. Mais le chant sérieux ne vaut que par sa signification cachée, celle qui se déploie à travers les symboles, et à laquelle n'accèdent que seuls les plus avertis. À ce niveau, le chant annonce que « l'arbre feuillu » est, en définitive, le grand homme qui, par métaphore, devient l'excision même. L'excisée est allée à la rencontre de l'inconnu, craintive ; elle en sort saine et sauve, en ayant fait preuve de courage et de détermination. Elle entonne ce chant pour mépriser les embûches, la douleur, et narguer, à la limite, ses formatrices. Elle regagnera bientôt sa famille, mère, sage et fière de sa formation.

À la fin de ce rite de passage, la femme excisée adopte un nom nouveau pour marquer sa nouvelle vie. Cette nouvelle identité va l'accompagner tout au long de son existence, comme le témoignage de la formation reçue et sa reconnaissance éternelle à sa société, à sa culture.

Le peuple wè, enfermé dans son univers forestier, peu en contact avec l'extérieur, cherche les moyens pour agrémenter son existence et se pérenniser. L'excision est une porte ouverte. Elle est aussi un moment festif important, qui accompagne le passage d'une saison à l'autre, après de durs travaux. C'est le temps de l'année où les gens communient et célèbrent la vie.

Conclusion

L'excision est un phénomène décrié ; lui trouver quelques aspects positifs n'est pas une entreprise sans risques. Interroger la société qui lui a donné naissance et l'a entretenue pendant longtemps est la meilleure voie. Dans la société wè, la femme occupe une place importante et conséquente, et ce rite de passage lui donne les moyens de s'assumer. L'idéologie que dégage l'excision fortifie la femme et traduit les aspirations morales et esthétiques du peuple wè dans son ensemble. Par conséquent, l'excisée est celle qui donne sens à la convivialité et manifeste une conduite irréprochable.

Dans les sociétés africaines en général, et en particulier chez les Wè, la vie n'est pas linéaire. L'homme ne peut guère croître comme une plante. C'est pourquoi, à chaque étape de sa vie, il lui faut une initiation pour acquérir un savoir particulier, qui correspond aux responsabilités qu'il va assumer à l'avenir, pour répondre à l'attente de sa communauté. L'excision en est un : elle est un examen de probation. L'adolescente qui y fait face aspire obtenir son droit de passage pour entrer dans le monde des adultes, faits de charges et d'où la faiblesse est exclue. Par le rite, elle devient membre à part entière de la société, sur qui pèse désormais le devoir de perpétuer les valeurs de son peuple. L'excision, comme stratégie

sociale, assume bien ce rôle. La fille excisée, après avoir reçu l'éducation traditionnelle dans le bois sacré, est suivie, à sa sortie du rite, par une éducatrice qui doit lui trouver un époux.

Mais le rite de l'excision a un rôle social supplémentaire : il prépare le cadre pour des moments de réjouissance très importants, pendant lesquels les gens communient. Elle marque (ou bien, marquait) la fin d'un cycle et le début d'un autre. C'est la période d'échange, qui, selon Christophe Wondji, « est toujours la période de déploiement de l'art »⁶. Pour lui,

« la tradition anthropologique européenne qui range sous le vocable de fête toutes les manifestations de la sociabilité ayant un caractère spectaculaire et profondément collectif : rites funéraires, pratiques culturelles et religieuses diverses, etc... côtoient ici les rassemblements populaires. Dans ce sens très large, la fête est synonyme d'expression collective de la culture (...) Or, la tradition africaine de joie appelle fête toute manifestation. »⁷

La fête ayant un caractère si important dans la société, quel peuple peut s'en passer ?

L'excision était autrefois d'une importance capitale pour la société wè. Aujourd'hui, ne pouvant plus être exécutée dans sa forme initiale (du fait des exigences de la modernité), elle disparaît. Il s'avère impératif de combattre activement celle que l'on pratique encore sur des enfants mineurs, clandestinement, et qui, au point de vue légal, s'apparente à un crime.

BIBLIOGRAPHIE

- Diabaté, Massa Makan, *Janjon et chants populaires du Mali*, Paris, Présence Africaine, 1971.
- Girard, Jean, *Dynamique de la société ouobé, lois des masques et coutumes*, Dakar, IFAN, 1969.
- Mazery, A. des, « L'Évolution des mœurs chez l'individu et dans la famille en Côte d'Ivoire », dans *Cahiers Charles de Foucauld*, n°1, Paris, 1954.
- Mercier, Paul, *Les tâches de la sociologie*, Dakar, IFAN, 1961.
- Scharwtz Alfred, *L'Économie villageoise guéré hier et aujourd'hui*, Abidjan, ORSTOM, 1970.
- Scharwtz, Alfred, *Forme de mariage et stratégie sociale dans la société guéré*, vol. VIII, n°2, 1971, pp. 221-231.
- Scharwtz, Alfred, *La vie quotidienne dans un village guéré*, Abidjan, ORSTOM, 1975.
- Vernant, Jean-Pierre, *Mythe et pensée chez les Grecs. Études de psychologie historique*, Paris, La Découverte, 1964.
- Vidal-Naquet, Pierre, *Le Chasseur noir. Formes de pensée et formes de société dans le monde grec*, Paris, Maspero, 1977.
- Wondji, Christophe (sous la dir. de), *La chanson populaire en Côte d'Ivoire : Essai sur l'art de Gabriel Srolou*, Paris, Présence Africaine, 1986.

⁶ Wondji Christophe, « Le Bagnon et l'art », dans *La Chanson populaire en Côte d'Ivoire*, ed. cit., p. 59.

⁷ *Ibidem*.